

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Psenak, Stefan. Certains soirs de catastrophe

Laurence Sauge

Volume 17, numéro 1, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1069229ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v17i1.2490>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sauge, L. (2020). Compte rendu de [Psenak, Stefan. Certains soirs de catastrophe]. *Voix plurielles*, 17(1), 223–223.
<https://doi.org/10.26522/vp.v17i1.2490>

© Laurence Sauge, 2020



Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Psenak, Stefan. *Certains soirs de catastrophe*. Sudbury : Prise de parole, 2019. 115 p.

Dans un texte angoissé parsemé toutefois de lueurs rassurantes qui poussent les poèmes plus loin et leur insufflent une énergie apaisante, Stefan Psenak emprunte une formule rendue célèbre par Roland Barthes en 1977 dans *Fragments d'un discours amoureux*, que le poète cite. Pour le poète « une attention sémiotique de l'espoir », cette inflexion théorique ou, du moins, intellectuelle dans une poésie à la fois mélancolique et amoureuse contribue à situer sa démarche dans une intimité – le présent de la relation interpersonnelle et du quotidien – distanciée – en quelque sorte, contemplée et analysée par un esprit lucide – qui met en perspective le vécu. Ainsi, l'expérience menue se marie à l'expérience gigantesque des doutes existentiels et du « legs de la mémoire », c'est-à-dire de l'histoire, avec une majuscule, celle des guerres et de leurs blessés qu'il faut soigner ou sauver, qui a laissé des traces – des cicatrices – chez l'homme et dans son milieu familial.

Deux autres motifs participent de l'abstraction poétique dans le recueil : la musique, qui se cheville à l'écriture. En voici quelques exemples : « avec Dvořak et Beethoven / nous regardons par la fenêtre / l'équilibre du monde / se dissoudre / en une symphonie » ; « au scherzo / [sur la] peau de kevlar » suit « le rondo / [...] / pour compter / les morsures aux flancs / les entailles aux avant-bras ». Avec une musique plus contemporaine (Bashung) arrive « la vérité de la nuit » et, confie le poète, « sur du papier à musique / je tire des traits et des obliques / [...] / j'en fais / une suite de scintillements / des notes de bas de page ». Son travail, dit-il, consiste à noter « chaque doute / en ré mineur / sur du papier d'Arménie / hiéroglyphes de fumée ».

Dans l'environnement souvent tendre et souvent indécis, parfois effrayé et effrayant de *Certains soirs de catastrophe*, plusieurs images fortes qui frappent l'imagination et traduisent un regain de confiance, ponctuent les divers moments du recueil : le souvenir a, chez le poète, « la soif des hydrangées / il fleurit par cycle // surtout il a / la patience de la terre », et lorsqu'« au canal météo / on prévoit une tempête / suivi d'une éclaircie », on « ouvre grand les fenêtres » et on « décloue du toit / poutres et chevrons ». Filant une métaphore guerrière tissée dans l'ensemble du recueil, le poète conclut : « c'est l'époque / où j'imprime des tracts / pour me faire la guerre ».

Laurence Sauge